Document generated on 06/04/2025 2:44 p.m.

Liaison

Éditorial
Rêver en couleur

Denise Truax

Volume 3, Number 12, October 1980

URI: https://id.erudit.org/iderudit/43784ac

See table of contents

Publisher(s)

Théâtre Action

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Truax, D. (1980). Éditorial : rêver en couleur. *Liaison*, *3*(12), 4–5.

Tous droits réservés © Théâtre Action, 1980

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

éditorial

Rêver

Ouais, c'est bien vrai que la vie est pas facile. Y'a certains jours où je sens que, parce que je suis franco-ontarienne, la vie est encore moins facile. Et puis comme, au départ, la vie est pas nécessairement tout l'temps bien drôle, de là à me poser le fameux "être ou ne pas l'être" (franco-ontarienne, bien sûr), y'a juste un tout petit pas, bien vite franchi.

Il faut bien se l'avouer. Être franco-ontarien(ne), c'est pas un cadeau qu'on nous a fait. J'sais pas à quoi y pensaient ceux qui nous ont mis au monde. Pourtant, ils devaient bien le savoir que l'air était bien rare pour les francophones de cette province. Et puis là, je ne parle pas juste de l'air d'en haut — celui-là, c'est normal qu'il soit un peu plus rare — mais bel et bien de l'air d'en bas, celui tout à fait au ras du sol. Tu sais, celui dont t'as besoin pour aller à l'école, chez l'épicier, le marchand, pour travailler, te divertir, créer (quand ça arrive) et puis, bien bêtement, pour t'exprimer.

De l'air dans les maisons, à l'intérieur de la famille, dans cet espace qu'on appelle le privé (ou l'intime), y semble bien que cet air là ait pas de problème à se respirer en français, habituellement. Et Dieu merci! parce que l'autre air, celui qui circule dans l'espace de tout le monde, l'air public, eh bien, on en a de la misère avec lui! Ça lui arrive de pas trop savoir sur quelle langue danser, mais encore bien plus souvent, il se pose même pas la question: il se parle anglais.

Ouais, être franco-ontarien(ne), c'est sûrement pas un cadeau qu'on nous a fait. Imagine-toi donc qu'on part dans la vie rétréci(e)s, qu'on est cantonné(e)s, littéralement, dans une cabane juste assez grande pour pas qu'on étouffe. On a juste à regarder les miettes d'espace que le pouvoir et la loi ontariens, dans leur grande charité, nous ont "accordé". C'est juste si on peut sortir un gros orteil français dehors sans risquer de se le faire écraser.

Dans le fond, j'suis sûre que ça fait partie d'un grand complot pour nous éliminer tous. Certains jours, j'ai fortement l'impression que le complot est en train de réussir: je me promène dans la rue, et puis du francophone, y'en a juste pas. On nous mène une guerre d'usure, puis l'autre bord est peut-être en train de l'emporter. Puis, dans le fond, j'trouve ça bien platte. Parce que moi je sais que l'air, c'est à tout le monde. Qûe ça revient pas aux gouvernements de décider qui est-ce qui va en avoir; on a donc pas d'affaire à attendre, puis à patienter, puis à attendre encore, puis à s'oublier, puis à mourir - au bout du compte - toujours en attendant qu'une "grâce" nous gratifie de l'espace vital dans lequel on pourrait - enfin - s'épanouir. Sa grâce ne semble pas très, très pressée de nous accorder ce qu'on lui demande si poliment depuis si longtemps. Entre temps, nous autres on continue à se sentir malade, à se sentir amputés d'éléments vitaux à notre survie et à notre épanouissement. Dans tout ça, ce que je ne parviens pas à comprendre, c'est qu'il existe un principe élémentaire de **conservation** qui dit: ce dont on a besoin, on le prends. Pas plus compliqué que ça.

Et puis ça, ça m'amène à parler de l'autre côté de la médaille: quand, il y a une dizaine d'années, on s'est décidé qu'on était tannés de juste se battre, de se lever tous les matins, le dos ployé sous la charge d'être et de perpétuer la francophonie, chacun brandissant son p'tit drapeau, eh bien, ce jour-là, il y en a

en couleur...

qui se sont mis à chanter, d'autres à écrire "poétiquement" et puis autrement, certains se sont même permis de monter sur les planches et de se raconter. Ainsi, sous le couvert de se fêter, de taper du pied en gang, on s'est mis à créer, on a ouvert et défriché un espace culturel francophone en Ontario, un espace à notre ressemblance. Cet espace, si on avait attendu qu'on nous l'accorde...

Depuis ce jour-là, il y en a qui se sont rendus compte que ça pouvait être carrément le fun d'être franco-ontarien. C'était pas nécessairement devenu plus facile, mais déjà un peu plus drôle. Etre franco-ontarien, c'était plus seulement être réduit à se battre, lourdement, pour "la cause"; être franco-ontarien, ça devenait un acquis dans certains espaces publics; imaginez, ça devenait synonyme de pouvoir se poursuivre, en tant qu'individu et en tant que communauté, dans un plus grand nombre de secteurs de vie. C'est bien important ça. Avec tout ça, on sentait que de l'air, il y en avait un peu plus.

La suite de cette fable, comme plusieurs le savent, est effectivement une longue suite de créations. Plusieurs se sont mis à faire le tour du jardin ontarien, à faire le décompte des espaces qui nous étaient essentiels, en français, bien sûr. Puis à les créer, ces espaces, à les imaginer de toute pièce, à fait que, grâce aux rêves de quelques-uns, grace aussi à leur courage et à leur ténacite (deux qualités essentielles à tout(e) bon(ne) franco-ontarien(ne), des espaces se sont mis à pousser comme des champignons. Vu qu'il existait des créateurs, on leur a patenté un marché de travail (faut bien qu'ils puissent vivre, non?); vu qu'il y avait de la création, fallait bien qu'on en parle: "entre" les médias, celles qu'il a fallu créer (comme nous); et celles qu'il a fallu infiltrer. Puis de fil en aiguille, d'un domaine à un autre, ceux qui ont osé et osent encore ont façonné des espaces de vie à notre grandeur et nous ont grandi par la force de leurs rêves.

Ouais, c'est pas nécessairement bien bien facile d'être franco-ontarienne mais... pour tous ces moments où j'ai pu témoigner de la réalisation d'un rêve, pour tous ces moments où j'ai pu travailler à en réaliser un -tel celui dans lequel j'écris présentement - ; eh bien, j'me dis qu'il y a bien des récompenses et des gratifications à être franco-ontarienne, dont la moindre n'est pas d'avoir la chance de façonner un monde à partir de rien, ou encore de relever le grand défi de cohabitation des cultures. Historiquement, ce défi de "vivre ensemble nos différences" ne pose que problème... mais il y a encore bien des solutions qui n'ont pas été essayées! Et c'est, fondamentalement, pour ce grand défi que nous travaillons (et nous amusons) tous...

denise truax
octobre 1980

Pour ce texte, on peut facilement substituer à "franco-ontarien", les mots femme, ouvrier, "gai", enfant... de toutes les minorités, quoi! quelle que soit la base de leur "minorisation". Le rapport demeure le même; le défi aussi. Notre domination en tant que franco-ontariens n'est qu'une des multiples manifestations de la dynamique de domination qui marque notre société.